Les Cahiers des dix

Notes sur Philippe Louis Badelart. (1728-1802)

Sylvio LeBlond

Numéro 43, 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015546ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015546ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

LeBlond, S. (1983). Notes sur Philippe Louis Badelart. (1728-1802). *Les Cahiers des dix*, (43), 97–142. <https://doi.org/10.7202/1015546ar>

Tous droits réservés © Les Éditions La Liberté, 1983

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Notes sur

Philippe Louis Badelart.
(1728-1802)

Par SYLVIO LEBLOND

Badelart (ou Badelard) était un excellent chirurgien. Tout le monde le reconnaissait.

Venu en Nouvelle-France en 1757 comme chirurgien major des Armées, il s'attire l'antipathie de Montcalm, de Bourlamaque, de Lévis et des autorités françaises de la colonie. Il n'est pas anticlérical, mais il *ne va pas à l'église* et affiche une indifférence marquée pour les choses de la religion. Quand même, les prêtres du Séminaire de Québec et le personnel de l'Institution recourent à ses soins.

En mai 1758, il épouse la veuve Riverin qui accouche trois mois et demi plus tard d'un fœtus qui réussit à vivre dix-huit jours.

Après la bataille des Plaines d'Abraham il choisit de demeurer au pays et devient chirurgien de la milice canadienne. Sa bonne réputation lui permet d'être choisi par Sir Guy Carleton pour visiter et traiter les malades atteints du Mal de la Baie. Il devient assistant major de la Garnison. Ses services et sa compétence sont appréciés des nouveaux maîtres.

Il *n'est pas toujours commode* cependant et son franc parler lui attire parfois des désagréments.

Sa femme le quitte et va demeurer chez un de ses enfants Riverin, ce qu'approuve son gendre Antoine Panet.

L'abbé Gazelles (Gazel), prêtre français émigré vécut à Québec quelques années. Il connut Badelart à l'Hôpital Général. Retourné en Angleterre en 1792, il entretient une correspondance assidue qui avait surtout pour but d'amener le récalcitrant Badelart à une conversion religieuse.

À sa mort Badelart laisse à l'Hôpital Général une somme de 12 000 livres (2000 \$) devant servir à abriter, nourrir et soigner deux personnes démunies au cours de l'hiver. Son gendre sera l'exécuteur testamentaire.

Il meurt en février 1802. Il sera inhumé dans le cimetière de la paroisse Ancienne-Lorette auprès de son épouse qui l'y avait précédé en 1795. (1)-(2)-(3)-(4).

Portrait présumé de Philippe Louis Badelart (1728-1802).

*

* *

Il était né à Coucy-le-Château (5), petit village de Picardie, le 25 mai 1728, tel que nous l'apprend son acte de baptême conservé à Laon, aux archives de la Préfecture de l'Aisne, et qui se lit comme suit:

AHERN, Michael & George.

1. Notes pour servir à l'histoire de la Médecine au Bas-Canada. Québec. 1923. «BADELARD.» pp: 21 à 32.

SULTE, Benjamin.

2. «BADELARD». La Patrie. 28 janvier 1892.

PRÉVOST, M. et D'AMOT, Roman.

3. «BADELARD, Louis Philippe»

Dictionnaire de Biographie française. Tome IV Paris VI Librairie Letouzey et Ané. 87 Bld Raspail 1948. p: 145.

ABBOTT, Maude:

4. History of Medicine in the Province of Québec. Toronto: The Macmillan Company of Canada Ltd. 1931.

TANGUAY, Cyprien

5. Dictionnaire généalogique des familles canadiennes 1871-1890. Vol II, p: 99. Ed. 1975.

«Le vingt-cinquième jour de May mil Sept Cent vingt-huit est né et a été baptisé le lendemain par moy prestre desservant soussigné Philippe Louis François, fils de Philippe Martin Badelart, tonnelier et de Esther Bruyer son épouse lequel a eu pour parrain (parrain) Philippe Badelart, Marchand et pour Mareine (marraine) Jeanne Roüy, femme de François humeth (ou dumeth), qui ont signé et marqué. Aussi signé Badelard, marqué Jeanne Roüy et signés. «Amelob» prestre desservant.»

Ses parents s'étaient épousés un an auparavant dans la même église, le 27 mai, et on retrouve leur acte de mariage aux mêmes Archives de Laon. Nous verrons que Badelart est aussi souvent écrit avec un «d» qu'avec un «t». Le certificat de baptême de Philippe-Louis contient un «t». Tanguay dit qu'il est né le 25 mai 1730, et cette affirmation a provoqué chez certains auteurs des affirmations erronées.

À Coucy (6), il y avait un château célèbre à travers toute la France. Il constituait un des joyaux de l'époque féodale. Outre ses tours à chacun des quatre coins des murs, il possédait un donjon qu'on considérait comme un des plus beaux du Moyen-Âge. La famille Coucy qui le fit construire de 1225 à 1230 sur les ruines d'un autre château datant du XI^{ème} siècle, habitait Coucy depuis la fin du XI^{ème} siècle.

En 1400, Louis d'Orléans, frère de Charles VI, l'achète et l'embellit. Au XVII^{ème} siècle Mazarin le détruit et les habitants de Coucy utilisèrent par la suite et sans gêne les pierres et les ruines pour leur propre usage.

En 1856, Viollet-le-Duc est chargé par Napoléon III *de faire* des fouilles et de remanier le château. Ce petit pays a été sur la route des envahisseurs et a vu de nombreux étrangers arpenter ses rues et violer ses demeures, depuis les Turcs en 1397, jusqu'aux Allemands en 1917 qui firent sauter le château et son donjon.

MELLEVILLE, F.

6. Histoire de la ville et du Lieu de Coucy-le-Château LAON — 1868.

En 1673, Louis XIV donne Coucy en apanage à Philippe de France, duc d'Orléans, qui s'occupe de relever l'Hôtel-Dieu alors en piètre état. En 1735, Louis d'Orléans obtient des lettres patentes pour cette maison. Il y ajoute des lits et fait venir de Laon des Sœurs «Marquette», d'une fondation locale, pour y soigner les malades et enseigner aux jeunes filles.

Deux concitoyens de Badelart devinrent chirurgiens. Claude Pipelet était né en 1718 et son frère François, en 1722. Claude étudia à Paris et, en 1750, il obtenait une maîtrise en chirurgie. Il présenta dit-on plusieurs mémoires à l'Académie Royale de Chirurgie. Il devint un des directeurs de cette Académie. Il est mort à Paris en 1792. Son frère François va aussi à Paris et revient à Coucy pratiquer la chirurgie. Son frère lui recommande fortement de revenir à Paris, ce qu'il fait, et devient, lui aussi, directeur de l'Académie de Chirurgie. Il revient à Coucy en 1792, à la mort de son frère. Il y meurt en 1809.

Les frères Pipelet ont peut-être influencé Philippe Badelart qui devint chirurgien au lieu de tonnelier ou marchand comme son père et son grand-père.

*

* *

Jusqu'à la Révolution Française, la Médecine et la Chirurgie évoluèrent séparément, surtout en France. La Médecine était considérée comme une science pure. Le médecin regardait de haut le chirurgien qui, en somme, pour lui, n'était qu'un homme de métier. Le médecin parlait latin, portait robe et ordonnait au barbier ou au chirurgien l'intervention qu'il devait opérer. Le médecin étudie son Art à la Faculté de Médecine de l'Université qui lui donne un diplôme après mûrs examens. Le chirurgien français reçoit son droit de pratique du Collège de Saint-Côme et de Saint-Damien.

En 1686, Louis XIV est opéré d'une fistule à l'anus par son chirurgien Félix. Celui-ci est grassement payé et anobli. À

partir de là, la Chirurgie devient une science et le chirurgien devient quelqu'un que l'on vénère.

En 1731, l'Académie Royale de Chirurgie est fondée et la Déclaration Royale de 1743 donne au chirurgien un statut égal à celui du médecin, et Louis XV signe la «Déclaration des Droits des Chirurgiens».

En 1708, un édit royal avait créé un Corps de Santé Militaire. Les règlements du 20 août 1717, modifiés le 22 novembre 1728 et le 1er janvier 1747, traçaient d'une façon précise l'exercice de la chirurgie dans un hôpital militaire. La discipline était sévère. On logeait à l'hôpital. On ne pouvait s'absenter sans permission ni se tromper dans l'exercice de sa profession. La moindre erreur motivait le renvoi immédiat. Le nombre de «garçons» dans chaque hôpital militaire doit être d'un pour cinquante malades, un pour quinze blessés et un pour dix soldats, cavaliers, dragons ou autres atteints du mal vénérien. Le chirurgien-major fait tous les jours la visite et les pansements. Il doit consulter le médecin-chef si une opération importante est indiquée et sur l'emploi des remèdes à utiliser au cours des pansements à effectuer (7).

Dans les grands hôpitaux militaires, on donne l'hiver, des cours d'anatomie et de technique opératoire et, l'été, des leçons d'ostéologie et sur la pratique des bandages et pansements.

Deux compatriotes de Badelart, Alexis Terni et Thomas Cossoneau, ont témoigné devant l'abbé Briand en mai 1758 et ont affirmé que Badelart n'était pas marié. Il devait se marier le 23 du même mois. Ils nous ont appris que Badelart avait fait sa chirurgie à Metz. Terni était soldat du régiment de Berry depuis huit ans. Il connaissait Philippe Louis Badelart dont le père, Philippe, vivait maintenant de ses rentes à Coucy-le-

7. Répertoire universel et raisonné de jurisprudence civile, criminelle, canonique et bénéficiale. Paris. Tome 3. 1786, p: 457.

Château. Alexis Terni avait 29 ans. Il venait de Crécy dans le diocèse de Soissons, à une lieue de Coucy-le-Château. Il connaissait Badelart depuis vingt ans. Il l'avait vu à Metz alors qu'il servait à l'hôpital. Il l'a vu en janvier 1757, chez son père à Coucy, alors qu'il s'attendait de partir pour les Indes et non pour le Canada. Terni savait que Badelart n'était pas marié. Il avait été fortement question de mariage, mais son départ pour le Canada avait tout fait rater.

Thomas Cossoneau, dit duRozel, tailleur d'habits au service du Roi depuis trois ans, est âgé de 28 ans. Il croit que Badelart n'est pas marié. Il sait qu'il ne l'était pas lorsqu'il était à l'hôpital de Metz où lui, Cossoneau, a passé trois mois en même temps que Badelart. Lui aussi s'était engagé à la «toussaint» 1756 dans la Compagnie des Indes, d'où on l'a tiré pour l'envoyer au Canada et l'attacher au régiment de Berry.

Aux archives municipales de la ville de Metz où je m'étais adressé pour obtenir des renseignements sur Badelart et les services de Santé Militaire de cette ville, on m'a suggéré de m'adresser au Général Bolzinger, de l'Académie Nationale de Metz. Celui-ci m'a appris que toutes les archives pouvant contenir les noms et autres renseignements pertinents concernant les élèves et les étudiants en chirurgie sont disparues au cours des guerres et des invasions qu'a subies la ville frontrière de Metz au cours des trois derniers siècles.

Le 23 avril 1961, à Metz, on apposait à l'entrée de ce qu'est aujourd'hui le Centre de Formation de Sidérurgie, une plaque commémorative, car cet édifice a abrité de 1732 à 1850 l'Hôpital Amphithéâtre d'Instruction et de Perfectionnement des Officiers du Corps de Santé Militaire de Metz. Cette école cessa son enseignement le 1er mai 1850, mais l'édifice servit quand même d'Hôpital de la Garnison de Metz jusqu'à 1912. À cette occasion on publiait une plaquette racontant la fondation et les activités de cet hôpital d'autrefopis. Le Médecin

Général Raymond Bolzinger dirigeait alors le service de santé de la 6ème région militaire. Il a eu l'amabilité de m'en adresser un exemplaire. On y apprend aussi que cette journée-là, le 23 avril 1961, la Médecine Militaire Française rendait un hommage au Général Bolzinger, qui prenait sa retraite. Le Médecin Général Inspecteur Raymond Debenedetti, le Médecin Général Hamon, Directeur du Val-de-Grâce et le Médecin Général des Cilleuls, historien, ont raconté la fondation, les activités de l'École et le milieu culturel dans lequel le tout a évolué. C'est dans cette école qu'avait étudié Badelart, cette école qui avait formé plus de 2000 chirurgiens pour les Armées françaises. Sa formation semble avoir été appréciée surtout par les autorités anglaises après la Conquête.

Une fois ses études terminées, Badelart retourne à Coucy, chez son père, et en janvier 1757, il s'attend de partir pour les Indes. Il vint plutôt au Canada, en Nouvelle-France. Il devait se rapporter avec sept autres chirurgiens à André Doreil, commissaire ordonnateur de l'Armée du Canada et de la Nouvelle-France, au pays depuis 1755.

La Guerre de Sept Ans débuta officiellement en 1756. L'Angleterre qui, depuis longtemps désirait chasser les Français de l'Amérique, avait provoqué la France en 1755. L'Amiral Boscawen avait attaqué une flotte française de 100 vaisseaux. La France avait répondu en envoyant le Baron J. Armand Dieskau pour prendre charge des armées françaises au Canada. Celui-ci fut battu par le Général Johnson au Fort Lydius en juillet 1755.

Au printemps 1757, le chirurgien major Philippe Louis Badelart arrive à Québec où la situation n'est pas rose. La famine, les dissensions, les exactions règnent, et le pauvre Canadien crève de faim, se fait arracher ses biens et ses réserves par le groupe de l'intendant Bigot et ses affidés, qui s'enrichissent honteusement et retournent en France gros, gras, et le porte-feuille bien garni. Tout cela sous l'oeil bienveillant ou ignorant de la Cour. Les officiers de l'Armée Française, venus

avec Montcalm en 1756, s'entendent mal (8) avec ce groupe formé de l'Intendant Bigot, le chevalier de Péan et son épouse, la belle Angélique des Méloises, les messieurs Varin, Cadet, Martel et quelques autres. On reproche au Gouverneur, le marquis de Vaudreuil, de n'être pas français. Il est né au Canada.

En 1755, l'expédition de Dieskau avait été un échec. Lui-même avait été blessé et fait prisonnier. En 1757, Montcalm s'empare du Fort Georges, mais la conduite des Indiens qui massacrent les prisonniers anglais gâta les honneurs de la victoire. Plusieurs Acadiens dispersés en 1755 s'étaient rassemblés dans la région de Miramichi et de la rivière Saint-Jean, en Acadie. Eux aussi crevaient de faim. Un bon groupe parvint, à travers les portages, à rejoindre Québec. Ils formèrent le village de L'Acadie.

En France on poursuivait la guerre mais sans enthousiasme. Louis XV avait fait mauvaise figure au cours de la Guerre de la Succession d'Autriche et avait vu sa popularité diminuer en Europe. En 1757, par le jeu des Alliances, il se retrouve en guerre avec l'Angleterre qui s'est jurée de chasser les Français de l'Amérique du Nord. En France, les philosophes, les encyclopédistes dont Voltaire était un des chefs, disaient à qui voulait l'entendre que la Louisiane valait la peine d'être conservée, mais pas le Canada.

Le 13 octobre 1759, un mois après la chute de Québec, Voltaire écrivait à Madame du Deffand: «Nous avons eu l'esprit de nous établir en Canada sur des neiges entre les ours et les castors.» Candide, sur le petit bateau hollandais qui l'amenait avec Martin à Portsmouth disait: «Vous connaissez l'Angleterre. Y est-on aussi fou qu'en France?» C'est une autre

LÉVIS, Chevalier de

8. Lettres du Chevalier de Lévis. Journal du Chevalier de Lévis en Canada: 1756-1760 Montréal. Beauchemin & Fils. 1889. Vol. I.

Lettres du Chevalier de Lévis concernant la guerre du Canada.

Lettres de M. De Bourlamaque au Maréchal de Lévis Vol 5.

Lettres du Marquis de Montcalm au Chevalier de Lévis. Vol 16.

espèce de folie, dit Martin, Vous savez que ces deux nations sont en guerre pour quelques arpents de neige vers le Canada, et qu'elles dépensent pour cette belle guerre beaucoup plus que tout le Canada ne vaut (9).»

Les Canadiens, naturellement, ne savaient pas ce que pensaient Voltaire et ses amis, mais ils s'expliquaient mal pourquoi la France envoyait si peu de soldats et si peu de secours.

Les provisions étaient saisies par l'intendant dès leur arrivée, et emmagasinées à la «Friponne» et vendues à des prix exorbitants. Malgré tout ils restaient fidèles à la France et à son Roi, Louis le Bien-Aimé. Ils auraient bien pu, dans leur détresse, souhaiter de mettre un terme à leur détresse, souhaiter de mettre un terme à leurs épreuves et sympathiser avec l'ennemi pour favoriser une solution rapide. Nulle part, cependant, tant chez Garneau, Ferland que Salone, chez Thomas Chapais, Lower ou Costain, je n'ai trouvé trace d'un semblable sentiment. Il y eut des désertions, sans aucun doute, mais bien rares furent ceux qui passèrent à l'ennemi. Il y en eut cependant quelques-uns. Garneau et Ferland racontent que deux soldats déserteurs avertirent le Général Wolfe que des vivres seraient déchargés au cours de la nuit du 12 au 13 septembre au Foulon. Wolfe profitant du renseignement, débarquait au Foulon dans le cours de la même nuit. Au Français qui demandait: «Qui est là?» deux officiers écossais qui parlaient bien le français, répondirent: «Ne faites pas de bruit, ce sont les vivres.» On les laissa passer. Au haut de l'escarpement, il y avait un poste et le commandant fut saisi dans son lit. Ce commandant, nous dit Garneau, était l'inepte Vergor qui, trois ans auparavant, avait rendu aux Anglais le fort de Beauséjour, sans combat.

*

* *

VOLTAIRE: *Candide*. Contes et Romans de Voltaire

9. Œuvres de Voltaire. Cha- XXIII p. 88

Éditions de Cluny, 35 et 37, rue de Seine. Paris VI. 1938.

C'est dans ce pays déchiré qu'arrive au printemps 1757 le chirurgien major Philippe Louis Badelart. Il n'a que vingt-neuf ans et n'est pas marié.

André Doreil (10) avait été nommé coordonnateur de l'Armée en Nouvelle-France, durant son séjour à Québec de 1755 à 1758, pendant que Jacques Prévost remplissait les mêmes fonctions pour la Marine, à Louisbourg. Ils recevaient les chirurgiens qu'on leur adressait, les situaient, organisaient des hôpitaux, voyaient aux soins des blessés et à l'efficacité des chirurgiens dont quelques-uns étaient fortement recommandés en haut lieu.(11)

Doreil eut de constants problèmes avec ses recrues. Le sieur Polémond, chirurgien major, parti en bateau pour aller rejoindre le baron Dieskau et ses troupes, se noya dans la petite rivière Du Chesne, sur la rive sud. Parti le 16 juillet 1755 avec les sieurs Berthemet, Blin, aides-majors, du Verger et Boizard, garçons chirurgiens, ils furent surpris, à 5 lieues des Trois-rivières, par un gros vent de nord-est et une pluie torrentielle. Le sieur Polémond eut peur et exigea qu'on gagna la terre. On débarqua sur la rive sud. Il y avait là une petite rivière à traverser, la rivière Du Chesne. Un habitant des environs les fit traverser dans une mauvaise pirogue. Au deuxième voyage la pirogue chavira. Tous se sauvèrent sauf le sieur Polémond qui se noya dans quelques pieds d'eau. Doreil obtint de l'Intendant que le chirurgien André Arnoux remplaçât le sieur Polémond. Il n'avait que des éloges à faire de ce chirurgien, de même que des sieurs du Verger et de Bonne. Il avait envoyé à l'Isle Royale le sieur Guérin de la Tour, à qui il trouvait «une tête fort légère». Le sieur Blin était «un sujet fort faible à tous égards et trop jeune.» Le sieur Berthemet ne

ROY, Antoine: Lettres de Doreil.

10. Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec 1944-45 pp: 1 à 171.

ROY, Pierre-Georges. Lettres du Commissaire des Guerres,

11. DOREIL,

Les Cahiers des Dix. No 9. p: 124 et seq.

lui paraît pas plus sérieux que le sieur Blin. Le sieur Boizard est «un peu adonné au vin.»

C'est à Doreil que dut se rapporter Badelart à son arrivée à Québec. Et, le 24 septembre 1757, Doreil écrivait au Marquis de Paulmy: «J'ai attaché, ainsi que j'ai eu l'honneur de vous le marquer par ma lettre du 14 août, le sieur Badelard, chirurgien major au premier bataillon de Berry et le sieur Pezes que j'ai fait aide major, sous votre bon plaisir, sera au second (bataillon) et partira avec lui.»

Le 30 avril 1758, il écrivait: «Le sieur Arnoux, chirurgien major sera envoyé à Carillon pour devancer les troupes. Le sieur Badelard arrivé l'année dernière et que j'ai attaché au second bataillon de Berry (et non plus au premier) s'est très mal comporté jusqu'à présent. J'aurais fait justice si je l'avais interdit et rayé de l'État du Roy. M. le Marquis de Montcalm m'en a même prié sur les justes plaintes qui ont été portées par les officiers de ce bataillon. Je lui ai fait approuver qu'il fit la campagne après laquelle nous le ferons passer en France, s'il ne change pas de conduite. J'ai été forcé depuis peu de le consigner dans les quartiers occupés par le bataillon auquel il est attaché.»

Il n'a pas dû rester longtemps sous consignation, car le 23 mai il épousait la veuve Riverin, à l'Ancienne Lorette. Il n'était pas à Carillon le 8 juillet 1758.

Le 1er juin 1758, Doreil écrivait encore au Marquis de Paulmy: «Vous aurez vu, Monseigneur, par celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire le 30 avril dernier, que je suis content des chirurgiens excepté des sieurs Emery et Badelard. J'espère qu'ils se corrigeront sans quoi je prendrais le parti de les renvoyer sous votre bon plaisir et de les rayer de l'État du Roy. Je serai bien plus flatté d'avoir occasion de vous rendre de bons témoignages sur leur compte à la fin de la campagne. Je les ai prévenus que leur sort dépend de leur bonne ou mauvaise conduite.»

Je n'ai pu trouver d'une façon précise ce qu'on reprochait au sieur Badelard, mais il semble bien qu'on le considérait comme un indiscipliné et un *têtu*.

Le 9 décembre 1758, Montcalm écrivait à Bourlamaque «... Quant à M. Badelard j'écris à M. Bernier un (sic) lettre pour qu'il soit rayé. Je réponds à sa protectrice la Mère Saint-Claude, que c'est un homme incorrigible et mon avis à la Rochette qui intercède pour lui, idem. Garde-le dans le dernier cas car toute la famille (ou pour mieux dire celle de sa femme) sollicitera que ce soit à la satisfaction d'Arnoux et trouvez moyen de vous faire solliciter par M. l'Intendant; inspirez cela; autrement refus à tout le monde.»

Et le 18 mars 1759, Montcalm écrit de nouveau à Bourlamaque: «Je répons (sic) par celle-ci, Monsieur, à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 14 (mars). L'affaire de Badelard doit être finie avant mon arrivée... Mais cependant vous avez plus lu la lettre de la dame Badelard que moi, car je vous l'avais renvoyé (sic) sans la lire. Doreil a boudé contre moi à Québec pour Badelard, mais il est parti bien content de moi, me le disputant avec M. de Vaudreuil.»

La Mère Saint-Claude dont parle Montcalm était dépositaire à l'Hôpital Général après en avoir été la Supérieure. Elle était la fille de Claude de Ramezay qui avait été gouverneur des Trois-Rivières. Elle était née aux Trois-Rivières en juillet 1697. Elle entre à l'Hôpital Général comme novice et fait profession en 1718. On peut donc croire que son intervention a été motivée par le fait que Badelart prodiguait ses soins aux patients de son hôpital, bien qu'on ne le signale pas, pas plus d'ailleurs qu'aucun autre médecin ou chirurgien, dans l'histoire de cet hôpital écrite par Sœur O'Reilly en 1882 (12).

*

* *

O'REILLY, Sister Hélène: Hôpital Général de Québec.»

12. Mgr de Saint Vallier et l'Hôpital Général de Québec. Darveau. Imp. 1882.

Le Régiment de Berry (13).

Les chirurgiens ne faisaient pas partie d'un régiment. Ils y étaient attachés, du moins en Nouvelle-France, par le coordonnateur de l'Armée ou de la Marine. Chacune des provinces de France avait son régiment qui portait son nom. six bataillons de ces différents régiments faisaient du service au Canada. À l'Isle Royale étaient stationnés un bataillon du régiment d'Artois auquel André Doreil avait attaché l'aide-major Guérin de la Tour qui fut bientôt remplacé par le sieur Conil, un bataillon du régiment de Bourgogne auquel appartenait le sieur Blin et un bataillon du Régiment de la Reyne. À ce bataillon œuvrait le sieur Delpuech (14).

Le Régiment de Berry a été créé le 2 septembre 1684. Pendant la guerre de Sept Ans, ce régiment avait placé un détachement sur les côtes de France, un autre aux Indes et un autre au Canada. Celui du Canada était commandé par le sieur Trivio. Chaque bataillon comprenait 9 compagnies de 60 hommes avec 3 officiers par compagnie. En septembre 1757, le deuxième bataillon allait hiverner à la Côte de Beaupré et le troisième à l'Île d'Orléans. Ils étaient débarqués à Québec le 29 juillet 1757 après trois mois de traversée. Trois officiers et 200 hommes étaient morts d'une maladie épidémique qui sévissait sur le navire qui les transportait. En 1757, le régiment de Berry était commandé par le Colonel Marquis de Contade avec M. de Piat comme brigadier et M. Lacory de Mauléon comme major. M. de Trivio commandait le détachement canadien.

Badelart est venu à Québec au printemps 1757. Il a été attaché au régiment de Berry par Doreil et il semble avoir passé du 1er au 2ème, puis au 3ème bataillon de ce régiment. On lui reprochait apparemment d'être un indiscipliné et les autorités militaires s'en plaignaient. Il semble cependant que

MALCHELOSSE: Gérard: «Le Régiment de Berry.

13. Les Cahiers des Dix No 14. 1949

Victor Morin: Les Cahiers des Dix. No 5. 1939.

SUZANNE, Général: Histoire de l'Infanterie française

14. 5 Volumes. Paris 1876-77.

dès son arrivée il prodigua ses soins aux malades de l'Hôpital Général ainsi qu'aux Autorités du Séminaire qui, tous, l'aimaient bien.

Alors, pourquoi Badelart, ce jeune chirurgien major gradué d'une école militaire, dont la formation sera appréciée à l'égal de celle des chirurgiens anglais venus avec les Armées et restés au pays canadien après la Conquête, se comporte-t-il comme un indiscipliné?

Pourquoi s'attire-t-il les foudres des autorités tant civiles que militaires? L'état pitoyable de la colonie en serait-il la cause? Ou bien, encore, la rencontre de la jolie veuve bien nantie qu'il épousera lui aurait-elle fait perdre la tête jusqu'à en oublier ses devoirs militaires?

*

* *

Le 23 mai 1758, Philippe Louis Badelart se marie. Il épouse Marie Charlotte Guillimin, veuve de Jean Joseph Riverin. Elle a quarante ans. Il aura trente ans dans deux jours, le 25 mai. Il a dû auparavant fournir à l'Ordinaire, la preuve qu'il n'était pas marié, ce qu'ont fait pour lui ses compatriotes Alexis Ternui et Thomas Cossoneau, dit du Rozel, le 7 mai. Une lettre non datée signée Guillimin est adressée à M. Briand. C'est le frère de Marie Charlotte qui demande à celui-ci «de bien vouloir accorder à ma sœur Riverin, les dispenses des trois bans pour se marier avec le sieur Badelard, à telle heure et endroit qui lui sera plus convenable et cela par le ministre qu'il plaira à votre Grandeur de nommer.»

«Le Sieur Badelard est chirurgien major des bataillons de Berry. Les officiers des troupes connaissent bien le dit Sieur Badelard pour estre un bon chirurgien, qu'ils sont certains qu'il n'était pas marié en France et sur ce Rapport je puis attesté (sic) votre Grandeur, que le dit Sieur Badelard est libre.»

Guillimin (15)

GUILLIMIN, Guillaume: Témoignage de Guillaume Guillimin

15. envers sa sœur Charlotte, veuve Riverin. Archives de la Province de Québec 1951-53. p: 52 et 159.

Doreil avait écrit le 30 avril 1758 au Marquis de Paulmy qu'il «avait consigné le Sieur Badelard dans les quartiers occupés par le bataillon auquel il est attaché». Il semble bien que cette consignation a été levée, du moins pour permettre le mariage.

Le mariage eut lieu à l'Ancienne Lorette, où demeurait l'épousée. Elle habitait une ferme que lui avait laissée son mari mort en 1756. Le même jour, le 23 mai 1758, on signait le contrat de mariage. Benjamin Sulte disait: «Nous le donnons comme un modèle assez curieux des choses du dix-huitième siècle (16).»

Qui était Marie Charlotte Guillimin? Elle était née à Québec le 16 septembre 1718. Elle avait épousé, le 27 juillet 1740, Jean Joseph Riverin (17), négociant et veuf de Marie-Joseph Perthuis. Elle avait 22 ans et il en avait 41. De sa première épouse, Jean Joseph Riverin avait eu dix enfants et il en aura sept de son deuxième mariage... Quatre seulement survécurent. À sa mort, survenue le 23 octobre 1756, il laissait une ferme à l'Ancienne Lorette, une autre à l'Île-aux-Grues, des maisons et des bestiaux.

Comme son père, Joseph, il était venu de la Touraine vers la fin du dix-septième siècle et il s'occupait d'affaires très diversifiées: bois, pêches, fourrures, etc.

Les Guillimin étaient d'origine bretonne (18). Charles, le père, venait de Concarneau, petit port de mer du Finistère, où il avait épousé Marguerite Moreau. Il vint à Québec à la fin du XVIIème siècle. Très actif il s'occupa d'établissements de pêche sur le saint-Laurent, les Iles de la Madeleine et à la Baie

SULTE, Benjamin: «Contrat de mariage de Badelart».

16. Mélanges historiques compilés par Gérard Malchelosse
Ducharme, rue Saint-Laurent, Montréal. p: 99

AUGER, Roland: «JEAN-JOSEPH RIVERIN» Dictionnaire
17. Biographique du Canada. Vol. 3 p: 603.

ROY, Pierre Georges: «Bulletin des Recherches Historiques»

18. MARIE CHARLOTTE GUILLIMIN. Vol XXIII. No 4 p. 109. Avril 1917.

des Chaleurs, construisit des bateaux et des maisons et un grand magasin à Québec et un autre à Montréal. Il devint un riche négociant et un armateur. L'arrivée de la monnaie de carte ainsi que plusieurs naufrages de ses bateaux lui firent un tort considérable et il mourut pauvre et endetté le 27 février 1739.

En 1710, il avait épousé en deuxièmes noces Françoise, fille de François Lemaître de la Morille et de Marguerite Poulain, de Montréal. Il en eut neuf enfants dont Marie Charlotte qui, le 23 mai 1758, épouse Philippe Louis Badelart.

Guillaume, frère de Marie-Charlotte avait, comme on l'a déjà vu, fortement recommandé Badelart, son futur beau-frère, à l'abbé Briand, en 1758. En 1750, Guillaume avait été promu lieutenant-général de l'amirauté à Québec. Le changement d'allégeance survenu en 1759 le ruina complètement. Le 9 juillet 1766, il reçut du Gouverneur une licence d'avocat et de procureur. Il fut, dit Pierre-Georges Roy, le premier avocat canadien. Il eut dix enfants. Une de ses filles portant le nom de sa tante Marie-Charlotte, épousa en 1763, Joseph Amable Trottier dit Desrivières, fils de Jules Trottier dit Desrivières et de Louise Catherine Raimbault, et, en secondes noces, James McGill, fondateur de l'Université qui porte son nom.

De sorte que Philippe Louis François Badelart, fils de Martin Badelart, tonnelier de Coucy-le-Château, en Picardie, deviendra l'arrière grand-père du premier cardinal canadien, le cardinal Elzéar Alexandre Taschereau, et l'oncle, par alliance de James McGill.

Trois mois et demi après son mariage, Madame Badelart mettait au monde un fils, Philippe Louis, qui vécut 18 jours, soit du 7 au 25 septembre. Apparemment il était bien conformé et parfaitement viable malgré son très jeune âge.

*

* *

Philippe Badelart était sur les Plaines d'Abraham le 13 septembre 1759. On a dit qu'il était près de Montcalm, mais il

a été bien prouvé que c'était Arnoux, l'apothicaire, le frère d'André, le chirurgien, qui était là. Au moment où les troupes françaises se retiraient. Badelart se dirigea vers l'arrière où il trouva un soldat écossais qui saignait abondamment. Il pansa ses blessures et se constitua prisonnier ensuite. C'est ce que raconte le Dr. W.H.Drummond dans les *Pionniers de la Médecine au Canada*. Ce soldat s'appelait John Fraser. Comme Badelart il resta au pays après la bataille et ils devinrent voisins sur la rue Desjardins près de la rue Saint-Louis. Fraser ouvrit une école et enseignait l'anglais aux petits Canadiens. Ils restèrent de bons amis toute leur vie.

Pierre-Georges Roy raconte une autre version des faits. Badelart traitait les blessés à la bataille des Plaines d'Abraham le 13 septembre 1759. La retraite sonna et les troupes françaises se retirèrent. John Fraser, un géant highlander, vit Badelart qui fuyait et résolut de le faire prisonnier. Badelart leva son pistolet et visa Fraser, qui le désarma et le fit prisonnier.

Le Capitaine Fraser ouvrit une école, dit Pierre-Georges Roy, et en 1769, il remplaça James Jackson comme maître d'école officiel à Québec, et payé par le gouvernement.

Badelart resta prisonnier sur parole à Lorette sur la ferme de son épouse. C'est là que naquit Louise-Philippe le 11 avril 1761. Il menait la vie d'un bon fermier tout en prodiguant ses soins aux malades de l'Hôpital Général et au personnel du Séminaire de Québec. Il s'acquitt bientôt une belle clientèle et l'estime des nouveaux maîtres. Pierre de Sales Laterrière qui, d'habitude, *ménageait* ses compliments, disait que Badelart était un excellent opérateur. Il impressionnait par sa belle prestance et portait toujours l'épée comme les bourgeois de Paris. Le Dr Frédéric Guillaume Oliva, qui pratiquait à Saint-Thomas de Montmagny, s'adressait à lui, en 1782 ainsi: «Monsieur Badelart, chirurgien très habile de la Milice Canadienne.» Le Dr C.N. Perrault président de la Société Médicale de Québec, en 1829, le cite, dans son discours d'adieu, comme étant un chirurgien très habile.

Prisonnier sous bonne garde, il n'était naturellement pas à Sainte-Foy avec Lévis, en 1760. Il n'était pas, non plus, avec le régiment de Berry quand celui-ci retourna en France en 1760.

Quand, en 1775, la milice canadienne fut réorganisée sous le commandement du Colonel Noël Voyer et du Lieutenant-Colonel Lecomte-Dupré, Badelart devint un des six majors. Il l'était à titre de chirurgien. En mai 1776, il fut nommé chirurgien de la garnison à Québec, où était déjà Adam Mabane, chirurgien devenu magistrat en 1764. Trop sympathique aux Canadiens, celui-ci fut révoqué en novembre 1766. Il n'avait pas abandonné la médecine pour autant. Ahern dit: «Ainsi, en 1762, il (Mabane) était avec Field, assistant-chirurgien de l'Hôpital Militaire de Québec où Fisher le remplaça en 1783».

Christian Rioux, agent de recherches historiques à Parcs Canada, section de Québec, a fait une étude intéressante sur ce qu'on appelait l'Hôpital Militaire à Québec de 1799 à 1871 (19). De 1759 à 1784, l'Hôpital de la Garnison dirigé par le Dr Adam Mabane loge à l'Hôtel-Dieu de Québec. En 1784 les soldats quittent l'Hôtel-Dieu et permettent ainsi aux religieuses de soigner de nouveau les pauvres. On aménage quatre chambres d'hôpital dans un endroit appelé *Provost Barracks*, puis dans des maisons louées, pour y traiter les soldats malades. Finalement, en 1811, un hôpital pouvant accommoder de 150 à 200 malades est construit. On achète, en 1811, la propriété de la veuve du juge Emsley qui comprend une maison située au 57, rue Saint-Louis actuel et un vaste terrain à l'arrière, qui s'étend jusqu'à la rue Sainte-Geneviève. L'hôpital est construit au fond de la cour arrière. Cet hôpital ferme ses portes en 1939 et brûle le 18 janvier 1940.

RIOUX, Christian: Agent de recherches historiques à

19. «Parcs Canada», région de Québec.

«L'hôpital militaire à Québec 1759-1871.»

«La Société Canadienne d'Histoire de la Médecine.»

Newsletter-Nouvelles. Avril 1981.

Le Mal de la Baie.

En 1773 apparut à la Baie-Saint-Paul une maladie épidémique à manifestations externes, cutanées. Elle se répandit rapidement sur les deux rives du Saint-Laurent jusqu'à Montréal. On prétend même qu'elle avait fait souche à Michilimakinac. En 1775, le Gouverneur Sir Guy Carleton, envoya le Dr Menzies, assistant chirurgien du 7^{ème} régiment, à la Baie Saint-Paul, pour y traiter les malades. L'invasion américaine créait un besoin urgent et Menzies fut bientôt rappelé à Québec. Il fut remplacé par Badelart dont le Gouverneur avait reconnu la valeur. Il parlait français et pouvait ainsi plus facilement communiquer avec les malades. Il partait pendant deux à trois semaines, faisait le tour des paroisses, traitait les malades, écrivait ses observations, etc. Benjamin Sulte dit: «qu'on envoya Badelard qui avait au moins 20 ans de service et de bons états de service.» Après le départ de Carleton, le Général Haldimand, dit Ahern, «maintint Badelart dans son poste, même après 1782, quand le personnel de l'hôpital fut diminué.»

La maladie continuait de faire des ravages et, le 9 février 1783, Mgr Briand, évêque de Québec, écrivait à ses curés, leur recommandant de collaborer de tous leurs pouvoirs à la recherche des malades et à inciter ceux-ci à se soumettre aux traitements recommandés.

Page titre du rapport de Philippe Louis Badelart expliquant le traitement du Mal de la Baie St-Paul.

À la demande expresse du Général Haldimand, Badelart publia un mémoire, le résultat de ses observations, les méthodes d'application des traitements mercuriels qui se montrent efficaces, etc. Ce mémoire fut publié dans la *Gazette de Québec* du 5 août 1784, sous le titre de:

Observations sur la maladie de la Bay par Monsieur Badlar, chirurgien du Roi, données au public par ordre de Son Excellence le Gouverneur (20) (Voir Annexe I).

Ce mémoire avait déjà été publié d'ailleurs dans le même journal le 29 juillet précédent.

Badelart y décrit la maladie telle qu'elle s'est présentée à lui. Cette maladie, malgré tout gagna du terrain. C'était une syphilis à l'état épidémique. Le 18 avril 1785, le Général Haldimand quitte le pays et le Général Hamilton qui le remplace comme administrateur charge James Bowman, assistant-chirurgien des Armées, de visiter les paroisses, traiter les malades, faire rapport et produire son compte de dépenses.

Dans une conférence patronnée par le Collège Royal des médecins et chirurgiens du Canada, le Dr Emile Gaumond (21) racontait, en 1941, l'histoire de la syphilis au Canada français, et s'arrêtait longuement sur l'évolution du Mal de la Baie.

*

* *

Badelart avait un grand cœur et un esprit charitable. Il intervenait auprès des autorités quand il s'agissait d'aider un pauvre ou un malade et il y allait souvent de son argent.

Le 17 septembre 1782, le Dr Frédérick Guillaume Oliva adresse une lettre à «Monsieur, Badelard, Chirurgien très habile de la Milice Royale.» Le Dr Oliva était d'origine alle-

GAUMOND, Émile: «La Syphilis au Canada français. Hier et Aujourd'hui.»

20. Laval Médical. Québec. Vol 7. Janvier 1942 No 1.

LEBLOND, Sylvio: «Le Mal de la Baie, était-ce la syphilis?»

21. Journal de l'Association Médicale Canadienne (C.M.A.J.) 4 juin 1977. Vol. 116. pp.: 1284-1288.

mande, nous apprend Ahern, et était venu au Canada avec le régiment de Brunswick. Il avait épousé le 30 janvier 1782 Catherine Couillard des Islets, veuve de Pierre Dambourgès et cousine germaine du seigneur de Saint-thomas. Il en eut huit enfants. Il pratiquait la médecine à St-Thomas (Montmagny). Il mourut en 1820. Sa prolifique veuve épousa en troisième mariage le Dr François Fortier (Annexe II).

*

* *

Déjà en 1758, Badelart procurait ses soins au personnel du Séminaire de Québec. Dans la liste des comptes du Séminaire de 1756 à 1767, on constate que le 15 mai 1758 on paya à M. Badelard pour un «mémoire de remèdes et soins pour plusieurs personnes du Séminaire et pour soins donnés à la petite ferme: 170. Entre 1765 et 1767, avait fait à M. Gravé, directeur du Séminaire, plusieurs saignées, donné des médecines, des pilules de différentes espèces. En 1767, il note «j'ai purgé le petit Louis à son départ pour la France. Il ne m'a pas payé, et comme c'est ma faute je m'en accuse ici. J'ai fait deux voyages à St-Joachim et ait (sic) donné plusieurs médecines et une saignée à Billaudeau, plusieurs pansement(s) ou application (s), des Cataplasmes, etc. Pour le tout 4 piastres. Dans deux différentes occasions j'ai soigné et purgé de manne et de casse et donné de plusieurs bouteilles d'eau de tamarine au petit Monsieur dict Martin, pour le tout 3 piastres. J'ai reçu à compte sur le présent mémoire la somme de cent quatre vingt douze livres.-- à Québec le 3 janvier mil sept cent soixante sept..... Badelard.»

Le 15 juin 1768, il est payé par le Séminaire pour «Mémoire pour Messieurs les prêtres du S.M.E, leurs engagé (sic) et domestique (sic). En deux année (sic) Monsieur Gravé pour le traitement d'une fièvre inflammatoire dans laquelle il fut saigné 3 ou 4 fois, pris plusieurs purgatifs composés, en d'autre temps saigné purgé & pour soins opération remède et honoraire (sic). La somme de 3 louis. M'sieur de Hubert pour le traitement d'une esquinancie dans les premiers jours de

laquelle Monsieur de Hubert à été saigné 4 fois et émétisé pour en d'autre temps soigné et purgé.. Le tout deux louis. Le bon-homme Jean-Marie pour dix pansement (sic) d'une plaie à la jambe y compris les Onguent, etc. 2 piastres. Au même pour trente pansement (sic) en dix huit jours de plusieurs plaies à la teste, a eu contusion au péricrâne et au crâne 36, pour onguent, remède et saigné: 12.»

«Messieurs du Séminaire de Québec doivent au Dr Badelard ce qui suit: Savoir: Pour plusieurs saigné (sic) à Monsieur le Supérieur (Gravé), plusieurs potions purgatives ses peines et soins, son assistance aux Bains que M. le Supérieur a pris: 48.»

Messieurs du Séminaire de Québec doivent à M. Badelard pour les pansements d'un ulcère au pied de Mons. Labbé Bédard et pour ceux faits à Mons. Labbé Bally à l'occasion d'un coup de feu au bas-ventre, pour quelques petits objets à Mr le Supérieur ensemble des drogues, opérations ou onguents pour le tout 3 portugaises ou vingt-quatre piastres.»

*

* *

«Il a fait à M. Hubert plusieurs saignées (22) pour maux de gorge, donné plusieurs purgatifs, émétiques, et tisanes et gargarisme: une portugaise et demie. De Jean-Marie pour ouverture d'un panaris, pansement pendant trois semaines et médicament employé à cet Egar (Egard). Une portugaise. Pour plusieurs voyages à la Canardière chez Bilodeau qui souffre de pleurésie, plusieurs saignées, médecines de casse manne et kermesse. Ai traité le Jardinier: plusieurs saignées au bras ou au pied dans une fièvre inflammatoire, putride, plusieurs pintes d'eau de casse et de tamarine, différents purgatifs de kermesse, plusieurs voyages à l'hôpital: 4 piastres.

SÉMINAIRE DE QUÉBEC:

22. Notes sur Badelard. Archives du Séminaire.
Lettres «Z» No 3.
Liste des comptes: C. 35. p: 16 . Archives du Séminaire.

«Pour les avis à M. Prenard que je n'ai point voulu saigner ni droguer et à qui j'ai recommandé de beaucoup se promener et qui s'est toujours bien porté depuis.»

Le 8 avril 1784, il écrit: «J'ai reçu des Messieurs du Séminaire par les soins de Madame Jérôme Martinot vingt-cinq guinées pour mes soins, mes avis, mes pansements et opérations dans la maladie de Monseigneur Brillant (Briand). Québec, le 8 avril 1784. Chirurgien du Roi.»

Mgr Louis Philippe Mariauchaud d'Esgly, évêque de Québec, avait été curé de Saint-Pierre de l'Île d'Orléans. En 1784, à la mort de Mgr Briand, il est appelé à l'épiscopat. Il meurt en 1788. Il était resté à Saint-Pierre et n'avait pas voulu se déménager à Québec. M. Nicolas Gaspard Boisseau, fils, raconte dans la *Revue Canadienne* de novembre 1907 (23) «que le soir du 28 mai 1788 Mgr d'Esgly tomba malade d'une fièvre intermittente accompagnée de frisson. On mande le Dr Just de Sainte-Famille qui le saigna mais ne put tirer que quelques gouttes de sang. Le lendemain, M. Hamel, son secrétaire, fit venir le Père Glapion, jésuite, qui arrive le soir vers huit heures avec le Dr Badelard.»

«Mgr allait mal. Le lendemain Mgr se leva. A dix heures il se confessa. À midi, M. Badelard lui donna un grain d'émétique qui le fit vomir deux fois. La condition empira et l'intervention du Dr Badelard fut très réduite. L'évêque était fortement atteint. Il mourut le 4 juin.»

*

* *

Tous ces faits nous démontrent combien ses activités professionnelles étaient multiples et recherchées. La *Gazette de Québec* du 11 février 1802 disait dans sa notice nécrologique que Badelart détestait l'hypocrisie, ce qui voulait dire à l'époque qu'il était nettement anticlérical et imbu des idées voltaï-

BOISSEAU, Nicolas Gaspard (fils)

23. La Mort de Mgr d'Esgly. La *Revue Canadienne*. 1907. Vol. 2. No 53 PP: 395 à 433.

riennes répandues en Europe et surtout en France à la veille de la révolution de 1789.

Les Archives Publiques du Canada possèdent trois lettres de l'abbé Gazelle à Badelart datées des années 1797 et 1798 (24). L'abbé Gazelle (25) était du groupe de prêtres qui avaient fui la France à la Révolution et s'étaient réfugiés en Angleterre. Quelques-uns émigrèrent au Canada. En 1793, l'abbé Louis Joseph Desjardins vient à Québec avec son frère. Il sera le lien entre le Canada et le clergé français émigré en Angleterre. Il se met à la disposition de l'évêque de Québec.

L'abbé Gazelle (Gazel, écrit N.E.Dionne), accompagne l'abbé Desjardins à Québec. Il est de la maison de Navarre et ancien principal de ce collège. Il est aussi chanoine de Genève et docteur en Sorbonne. À Québec, il est aumônier de l'Hôpital Général. De santé délicate, il doit quitter et rentrer en Angleterre en 1796, après trois années de services non rémunérés.

À l'Hôpital Général il avait rencontré Badelart qui y apportait ses soins aux malades et vieillards. Ils deviennent tous deux de bons amis. L'abbé déplore l'irreligion chez un homme aussi bon et aussi charitable que Badelart et entreprend de le ramener à la pratique religieuse. À son départ de Québec, en octobre 1796, il n'avait pas encore réussi à le convertir. Il *entretient* avec lui une correspondance où, à travers les nouvelles de toutes sortes, il continue ses «sermons».

Le 1 avril 1797, de Londres, il lui rappelle leur commune amitié. Il lui raconte que depuis qu'il est à Londres son état de santé n'est pas très bon: rhumes, engelures, points de côté, douleurs rhumatismales, etc. Le climat y est plus malsain que

ABBÉ GAZELLE:

24. Trois lettres obtenues des Archives Publiques du Canada. Ottawa. Trois lettres de l'abbé Gazelle à Badelard.

DIONNE N.E.:

25. Les ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la Révolution française de 1791 à 1802. 1905.

[illegible]

celui de Québec. Il s'occupe à donner des leçons à quelques «demoiselles», ce qui lui permet de vivre sans être obligé d'accepter les 85 shillings mensuels qu'accorde aux émigrés le Gouvernement Anglais. «Il termine, en continuant, dit-il, le sermon qu'il lui délivrait dans sa dernière lettre. Il voudrait devenir un jour son «Confesseur». Il le sait éloigné de la reli-

gion, mais il espère le voir revenir aux bons principes de son enfance et il prie Dieu de lui accorder la grâce de sa conversion.

Dans sa lettre du 3 octobre 1797, il raconte qu'on lui a offert de revenir à Québec et il est heureux d'apprendre que Badelard veut bien assumer les frais de son voyage. À l'Hôpital Général on l'avise que seul son retour au Canada pourrait réussir à convertir le Dr Badelard et à le «ramener sincèrement et tout à fait à Dieu? Il viendrait immédiatement s'il était sûr de réussir. Il ne semble pas que Badelard l'ait tellement rassuré sur les résultats de ses efforts de conversion. L'abbé lui raconte que les émigrés qui sont retournés en France ont, pour la plupart, été arrêtés et guillotins. Il lui raconte l'anecdote du curé des «jacques» qui s'était converti et qui fut martyrisé. Et il termine cette lettre en lui disant encore que s'il était bien sûr de le convertir, il n'hésiterait pas à s'embarquer pour le Canada, et il l'incite à se reconnaître pour éviter l'horreur de mourir en dehors de la religion, etc. Il ne vint pas et Badelard, semble-t-il, mourut dans l'impénitence. Il est mort le 7 février 1802. Mgr Pierre Denault était évêque de Québec, mais il demeurait à Longueuil. Il écrivit sans tarder à Mgr O. Plessis, son coadjuteur, à Québec, lui conseillant de consulter l'abbé Desjardins, alors vicaire général. D'une façon ou d'une autre, il croit que le mieux est de tout abandonner à la justice divine. Malgré tout, il fallut la puissante intervention de son gendre, Antoine Panet, pour que le curé de l'Ancienne Lorette accepte de l'inhumer dans son cimetière, aux côtés de son épouse, qui reposait là depuis 1795.

Edmond Roy écrivait le 2 février 1896 dans le *Bulletin des Recherches Historiques* que Badelard était mort le 7 février 1802 «après avoir donné des preuves indiscutables de sa croyance et de sa confiance en son créateur divin». Il avait 74 ans. On retrouve dans les Registres de l'Ancienne Lorette conservés aux Archives Nationales, service de Généalogie, le certificat d'inhumation suivant:

Certificat d'inhumation.

L'an mil huit cent deux, le neuf février, je, soussigné, curé de l'Ancienne Lorette, ai vu inhumer dans le cimetière de cette Église le corps de Monsieur Philippe Louis François Badelart, Médecin décédé à Québec, le sept du présent mois au matin, natif de la paroisse de Saint-Sauveur de Coucy, diocèse Laon en France. Il était âgé de soixante treize ans huit mois et treize jour. M'ayant été produit un certificat qui prouve qu'il a été chanté sur son corps un service à la paroisse de Québec. Étaient présents Dép. Con(..) Antoine Panet, son gendre, l'Honorable Bernard Antoine Panet, son petit-fils Monsieur Jea, le Major de Salaberry, Monsieur le Capitaine Marcoux, Monsieur le Dr Fischer et autres Messieurs qui ont signé avec nous. Signatures: de Salaberry, James Fisher, Jh Plante, J.C.Just, A.Caron, Lanaudière, Lelièvre, N. Berthelot, Chs. Frémont, L.J. Baby, M. LeChasseur, G. Vanfelson, François Bello, Pierre Bruneau, A. Panet, B.A.Panet, Ducheneau. DELAUNAY (vic.)

On ne connaît apparemment aucun détail sur les circonstances de sa mort. De quoi est-il mort? A-t-il été malade longtemps? Qui lui a prodigué ses soins? Benjamin Sulte n'en parle pas.

Le 3 septembre 1800, il avait fait son testament. Il léguait à l'Hôpital Général la somme de 12000 livres devant pourvoir au logement et à la nourriture de quelques pauvres pendant l'hiver.

Le 4 mars 1803, Mgr Denaut écrit à son coadjuteur Mgr Plessis, que la Mère Saint-Alexis, supérieure des religieuses de l'Hôpital Général de Québec, lui demande permission d'accepter les 12 000 livres léguées par M. Badelard aux conditions proposées par M. et Mme Panet. Cinq cent trente louis qui vont briller aux yeux de ces pauvres filles qui n'ont que des dettes, excitent, animent le désir de les posséder; et dans l'indispensable nécessité de réparer leur maison, dont une partie n'est plus logeable, elles voudraient déjà en jouir.

Le 20 mars 1803, ayant probablement reçu une réponse favorable de Mgr Plessis, Mgr Denaut permet à la Mère Saint-Alexis d'accepter l'offre que fait à sa communauté M. Panet, un des exécuteurs testamentaires de feu M. Badelard, sous les conditions proposées. (26) Antoine Panet, le gendre et exécuteur testamentaire, laissa à son épouse le soin de choisir les sujets à profiter des gratifications de son père, le Dr Badelard.

* * *

Louise-Philippe Badelard est née à l'Ancienne Lorette le 11 avril 1761. Elle fit ses études chez les Ursulines à Québec. À 18 ans, soit le 7 octobre 1779, elle épousait Jean Antoine Panet (27) avocat et notaire, de dix ans son aîné. Il était le frère de Bernard Antoine, évêque de Québec qui avait succédé à Mgr. O. Plessis, décédé en 1825.

Jean Antoine fut élu à la présidence du premier Parlement canadien de 1792 à 1794, puis président de la Chambre d'Assemblée de 1797 à 1815. Ils eurent cinq enfants: Bernard, Philippe, Louis, Marie-Louise et Charles. Marie-Louise épousa Jean Thomas Taschereau qui, après une carrière politique, accéda à la magistrature. Ils eurent deux enfants: Jean-Thomas, magistrat, et Elzéar Alexandre, le premier cardinal canadien. Ainsi Badelard, l'incroyant, fut le grand-père d'un cardinal!

Badelard était un habile chirurgien, un excellent opérateur. C'était un ami fidèle. Il aimait son travail et ses malades. Il était zélé, charitable, gai et franc. Il était très sociable, fréquentait les milieux gouvernementaux qui le tenaient en grande estime. On trouvait son nom au bas des pétitions importantes, aux adresses aux gouverneurs ou administra-

DENAULT,

26. Mgr Pierre Denaut: «Inventaire de la Correspondance de Mgr Pierre Denaut.: 1794-1806.»

Rapport de l'Archiviste de la Province de Québec.
1931-32. pp: 127 à 242.

PANET, Antoine: «Dictionnaire Général du Canada»

27. R. Lejeune, M.I. Ottawa. 1931. p: 401.

teurs. Il n'était pas toujours d'un commerce agréable, cependant. Sa femme l'avait quitté, sur l'avis de son gendre, Antoine Panet, en 1769, et alla vivre chez son fils du premier mariage, Antoine Riverin.

Charlotte Guillimin, épouse de Philippe Louis Badelard fait son testament le 31 août 1786 en l'étude du notaire Louis Duchesnaux, rue des Pauvres, en présence du notaire J. Pinguet. Elle demeure à Saint-Vallier depuis 1769, chez son fils Antoine Riverin, à qui elle lègue sa lingerie et sa literie en récompense des soins que sa famille lui a prodigués. Le reste de ses biens est estimé à 25 813 livres, 7 sols et trois deniers. Elle veut partager cette somme ainsi que sa ferme de l'Ancienne Lorette entre ses huit enfants. Pour éviter tout procès, elle suggère de faire accepter ses décisions par son mari, et nomme son gendre, Antoine Panet, son exécuteur testamentaire. Elle est morte en décembre 1795 et a été enterrée à l'Ancienne-Lorette suivant ses désirs.

* * *

Badelard était très sociable, on l'a déjà dit. Il était de tous les mouvements charitables et gouvernementaux.

Le 17 juin 1785, on adresse une lettre élogieuse à l'Honorable Thomas Dunn, administrateur du pays, qui se rend en Angleterre pour affaires. Badelard signe cette lettre avec 45 autres notables de Québec.

La *Gazette de Québec* du 4 novembre 1790 publiait une requête demandant à Lord Dorchester l'établissement d'une université au Québec. On déplore «le triste et humiliant état des sciences dans la Province et le danger que représente l'envoi de nos jeunes à l'étranger pour s'instruire.» Simon Sanguinet de Montréal avait laissé en mourant, par un testament daté du 14 mars 1790, une somme substantielle et la Seigneurie la Salle pour l'établissement d'une université. Cette université serait libre et ouverte à toutes les dénominations religieuses. Les dons de Simon Sanguinet ajoutés aux biens des Jésuites et à ceux que Sa Majesté voudrait y ajouter seraient sûrement

Castle of St-Lewis
Québec, 25 Jany 1800.

Dear Sir,

«The Lt Governor desires an Instrument may be prepared appointing Dr Longmore and M. Badelard Commissioners for examining Persons who may apply for Licences to practice Physic in the district of Québec in the room of the late Mr Lejuste & Dr Davidson, jointly with Dr Fisher, the present Commissioner.

I am with great Regard Dr, Sir
Your obdt Servt. H.W. Ryland...

N.B.: His Excellency wishes the commission to be prepared for signature to-day.»

Monsieur Lejuste dont il est question était en réalité François Lajus, né à Québec en 1721, et fils de Jourdain Lajus. Celui-ci était né au Béarn en 1672. On le retrouve à Québec en 1697. Il était chirurgien. Il est mort en 1742. François Lajus était chirurgien comme son père. James Davidson était à Québec en 1779. Il était chirurgien et apothicaire et, en 1787, il était nommé par le Gouverneur, Lord Dorchester, chirurgien de la British Militia à Québec et, par le même Gouverneur, membre du premier Bureau d'Examineurs en médecine de Québec le 11 juillet 1788.

Je n'ai pas l'impression que Badelart ait eu à siéger bien fréquemment sur ce comité, puisque deux ans plus tard exactement il mourait.

* * *

En France, on avait guillotiné Louis XVI le 21 janvier 1793. Les désordres qui existaient dans ce pays inquiétaient les autres pays d'Europe et la jeune république américaine. La France révolutionnaire envoya aux États-Unis comme représentant «le citoyen» Genet qui, malgré son court séjour en Amérique (avril à août 1793) avait eu le temps de diriger vers le Canada français une propagande intensive et subversive. Le

10 juin 1794, une adresse est présentée au Gouverneur Général par un groupe de citoyens de Québec et de la région environnante. On y déplore la situation désordonnée qui règne en France où n'existent ni autorité, ni lois, ni religion. On proteste contre la propagande destructive qui se répand dans la province du Canada. On s'engage à défendre avec énergie la constitution qu'elle s'est donnée en 1792. Et on termine ainsi: «And we declare our determination steadfastly to take all steps for those loyal purposes as are or may be within power for the maintenance of the laws and the support of the Government under which we happily live.»

Badelart avait signé cette adresse au Roi avec 64 de ses compatriotes d'origine française de Québec et du district environnant.

On connaît peu de choses concernant les relations qu'il pouvait entretenir avec sa famille de Coucy. Dans une lettre adressée à son gendre, Antoine Panet, le 13 septembre 1784, il annonce qu'il doit partir pour l'Europe en octobre. On ne sait s'il fit le voyage. Par contre, en 1789, il est à Paris. La *Gazette de Québec* du 1er octobre 1789 raconte que «le Dr Badelart arrive d'outremer sur le Brig. Maxwell, Capt, John Edwards, venu de Londres en 7 semaines et 3 jours.» Il avait une sœur à Coucy, Louise-Suzanne, veuve du Sieur Thuillier, marchand de bois de son vivant. Il lui fait don des propriétés qu'il avait héritées de ses parents.

*

* *

On lit dans l'*Hôpital Général* de sœur O'Reilly ce qui suit: «la fondation à perpétuité dans notre maison de deux pensions d'invalides dites «Fondation Badelard» appartient aussi à cette année 1802. Les pauvres en ont obligation à M. *Philippe Louis François Badelard*, médecin, décédé à Québec le 7 janvier de la même année; il avait légué pour cette bonne œuvre un capital de deux mille piastres. Son exécuteur testamentaire, M. Antoine Panet, avocat, traita l'affaire avec

notre communauté d'une manière fort obligeante. «C'est la seule mention que la Sœur Hélène O'Reilly fasse de lui ou de tout autre médecin dans son *Monseigneur de Saint-Vallier et l'Hôpital Général de Québec*, publié chez Darveau en 1882.

Les pauvres qui en profitaient étaient admis pour la saison froide, soit du 1er novembre jusqu'au 1er mai. À cette date, ils devaient quitter et pouvaient revenir à l'automne, si besoin.

Antoine Panet avait abandonné à sa femme, Louise Philippe Badelard, le choix des sujets qualifiés pour bénéficier de la fondation. On conserve aux Archives Nationales des documents ayant appartenu à Antoine Panet intitulés: Memento ou Faits remarquables à Québec. On y retrouve une liste des bénéficiaires de la fondation. La veuve Félicité Trudel, recommandée par l'abbé Desjardins, Vicaire du Curé de Québec, est admise en juillet 1803, et décède le 28 janvier 1804; la veuve Martin Labady, aussi recommandée par le même abbé, est admise au même temps et décède le 10 février 1804. La veuve Lamontagne est adressée à Madame Panet par la Sœur Sainte-Claire de l'Hôtel-Dieu de Québec. Le 25 novembre 1803, Jean Lafond, âgé de 109 ans, est trouvé sur la route presque inconscient. Il est admis le 7 juin 1804, mais il quitte le lendemain. Plusieurs autres ont profité de cette charité de Badelard, mais il serait trop long d'en faire une énumération complète.

Apparemment Badelard n'a jamais eu de problèmes financiers et, déjà, en 1758, soit environ 15 mois après son arrivée à Québec, il déclarait sur son contrat de mariage posséder IBS 6075, ce qui, à cette époque, constituait une somme assez rondelette.

Jusqu'à 1784, il a habité rue DesJardins, et sa propriété était contiguë à celle du highlander Fraser qui l'avait fait prisonnier sur les Plaines d'Abraham le 13 septembre 1759, et lorsqu'ils se rencontraient, Fraser ne manquait jamais de saluer Badelard en lui disant: «Bonjour, mon prisonnier.» Fraser mourut un an après Badelard, soit le 18 février 1803.

La *Gazette de Québec* du 27 octobre 1785 rapporte que «M. Morlière, perruquier de Paris et Londres, et Mme Morlière, modeuse et faiseuse d'habillements de femme (Milliner and Mantuamaker), s'installent à Québec. Ils demeurent dans la maison de M. Badelart, près des Ursulines.» Badelart possédait aussi deux maisons sur la rue Saint-Louis. Il vécut dans une de ces maisons au 39, rue Saint-Louis. Cette maison était située un peu en biais de celle qu'habitait en 1792, le duc de Kent et la belle Julie. Et souvent, le matin, ils se saluaient de leur fenêtre respective.

La *Gazette de Québec* du 11 novembre 1802, soit neuf mois après le mort du Dr Badelart, publiait l'annonce suivante: «Ira Weldin informe respectueusement les Dames et Messieurs de Québec qu'il ouvrira son école de danse Lundi prochain, le 15, et Mercredi, 17ème jour du présent mois à la maison ci-devant occupée (formerly) par le feu Dr Badelart, rue Saint-Louis.» La maison qu'il avait occupée le fut par la suite et pendant plusieurs années par Charles Panet, avocat. Cette maison fut démolie lors de l'agrandissement du Palais de Justice.

* * *

Badelart avait la répartie facile. J. Edmond Roy raconte dans le *Bulletin des Recherches Historiques* de février 1896 (Vol. 12. No 2. p: 27) l'Anecdote suivante:

«Dans les premiers temps de l'occupation anglaise, il (Badelart) avait été invité à dîner chez le Gouverneur. Comme on le sait nos compatriotes d'Albion aiment à manger des viandes saignantes et préférèrent un roastbeef à n'importe quel autre plat. Les Français, invités à dîner à l'hôtel du gouvernement, n'étaient pas habitués à ce régime culinaire. «Comment trouvez-vous votre roastbeef? demanda le Gouverneur au chirurgien Badelard.

Délicieux, excellent reprit le convive courtisan. Mais se retournant aussitôt vers son voisin de table, Badelard reprit: «Délicieux... Délicieux... Il beugle encore.»

Il y avait à cette époque, à Québec, dit Ahern, une marquise, la marquise d'Albergati Vazza qui s'appelait avant son mariage Charlotte Aubert de la Chesnaye. Elle connaissait Badelart et un jour elle lui écrivit une lettre de sottises lui disant qu'il avait embauché sa servante juste au moment où elle venait de l'habiller à neuf. Il lui répond «qu'il ne l'a pas embauchée du tout et que la fille était aussi dénuée de hardes qu'elle l'était de charmes».

Cette marquise était bien connue d'ailleurs. Elle avait créé des problèmes aux Sœurs de l'Hôpital Général. L'abbé de Rigauville, leur aumônier était décédé vers 1781, en laissant à Mademoiselle Madeleine de l'Estingan Saint-Martin deux cents livres de rente viagère. Celle-ci meurt au bout de cinq mois. La veuve d'Albergati, probablement une proche parente, devient héritière d'une somme annuelle de cent-vingt livres, qu'elle refuse pendant quatre années. Brusquement elle décide de récupérer les sommes refusées et elle s'adresse à la loi. La cour refuse d'obtempérer aux désirs de la marquise. Non satisfaite, elle intente une nouvelle action qui, elle aussi, fut déboutée le 3 juillet 1786. Les Religieuses en furent fort heureuses et remercièrent de tout cœur Monsieur Joseph François Cugnet, leur avocat, et le docteur Adam Mabane, un de leur fidèle et sympathique médecin, dont l'intervention favorable ne faisait pas de doute.

L'Association Médicale Canadienne avait été créée à Québec, en 1867. L'année suivante elle réunissait ses membres à Montréal. Le Dr Joseph Painchaud avait préparé un travail qu'il comptait pouvoir présenter à une de ses séances, mais, à son grand désappointement, on n'accepta que les rapports des comités qui suffisaient aux discussions et aux besoins de l'organisation de la nouvelle Association. Les Archives du Séminaire de Québec ont conservé ce projet de discours daté du 3 septembre 1868 et intitulé: «Projet de discours pour la prochaine réunion de l'Association médico-fédérale à Montréal.» (Archives du Séminaire de Québec, carton 50, no 67.) Cette conférence du Dr Painchaud fut présentée 100 ans plus

tard, soit le 29 janvier 1968 à la Société Canadienne d'Histoire de la Médecine et reproduite dans les Cahiers d'Histoire de la Société Historique de Québec, Cahiers intitulés: *Trois siècles de Médecine québécoise* 1970 (pp 56-65.) Elle s'intitulait: «Quelques biographies de contemporains,» et racontait Jean Baptiste Chrétien, John Conrad Just, François Lajus, et Philippe Louis Badelard.

Jos. Painchaud avait, en 1868, 81 ans. Il avait 15 ans à la mort de Badelard en 1802. Il raconte cependant qu'il l'a entrevu au travers de sa fenêtre. C'est donc que le petit gars de Saint-Roch (Painchaud) allait de temps à autre se ballader à la Haute Ville et sur la rue Saint-Louis. Painchaud obtint sa licence de pratique de la Médecine en 1811. Bien connu comme conférencier, il utilisait avec un certain plaisir des expressions grivoises que certaines dames et surtout les journalistes lui reprochaient d'utiliser, mais qui lui attiraient de nombreux auditeurs. Dans sa conférence Painchaud parle ainsi de Badelard:

Le Dr Badelard vivait de ce temps-là, mais il ne pratiquait pas. Je l'ai entrevu au travers de sa fenêtre, où il se tenait toute la journée pour voir les passants, et j'en suis, moi-même presque rendu à ce point! Badelard était vieux et petit, mais plein d'esprit; il en avait tant qu'il voulait, comme un français qu'il était, bon médecin, habile chirurgien et célèbre surtout comme opérateur de lithotomie. «Voici une de ses espiègleries, entre mille. Il était médecin de la belle famille Bouchaux, la vénérable mère était grosse, littéralement comme tonne, qu'on me pardonne la comparaison. Mais, pour les demoiselles, c'était la beauté, l'amabilité et les grâces personnifiées.

Un jour le compte du Dr Badelard arrive; on le trouve surchargé, comme l'ordinaire. L'avocat consulté, s'aperçut que plusieurs items, tous semblables, avaient des prix différents, de la moitié, au moins. «Laissez-moi faire, dit-il, je ferai débouter l'action à mon aise.»

Il y avait dans le compte: «Injection à madame, cinq cheilings, ditto à mademoiselle, un écu.» La Cour de justice était

pleine de curieux, qui connaissaient la veuve et le médecin français (Badelard). Le juge demanda explication pour des items semblables.

Badelard se lève, avec son air goguenard, et dit: J'obéis, votre honneur, et je m'explique puisque M. l'avocat l'exige, mais ses clientes ne l'en remercieront pas j'en suis sûr! Oui, j'ai chargé cinq chelings pour une injection domestique à madame (on appelle cela, en France, des lavements), mais grand dieu! quel derrière repoussant! un marécage à se perdre, j'étais toujours à tâtons! et certainement cela valait plus d'une piastre! Pour les demoiselles! Ah! c'était une toute autre chose! Oh! que c'était ravissant! rien que d'y penser l'eau m'en vient à la bouche! quels charmants! quels mignons!... je n'ose achever la phrase que le docteur Badelard prononça tout au long, en pleine Cour de Justice, et il ajoute: «Ah! oui, j'en aurais donné des lavements aux demoiselles Bouchaux tous les jours pour rien, gratis, c'est pour cela que je n'ai chargé qu'un écu.» Le procès fut gagné, et des tonnerres de ricanements ébranlèrent la voûte de la salle!»

* * *

Le portrait de Badelart qui accompagne cette publication nous vient de Margaret Charlton. C'est la reproduction d'une peinture que possédait le Musée de l'Université Laval, et que Margaret Charlton avait incorporée dans son travail intitulé: «*Outlines of the History of Medicine in Lower Canada*» et qu'elle avait publié dans *Annals of Medical History* (28), en 1923.

Maude Abbott dans son *History of Medicine in the Province of Québec*, reproduit la même photographie et attribue la peinture à Joseph Légaré, et pourtant Légaré n'avait que 13 ans en 1802, année de la mort de Badelart. Il serait bien étonnant qu'il ait eu à cet âge une formation suffisante pour se lancer dans la grande peinture et surtout le portrait. D'ailleurs, M. Porter, spécialiste des œuvres de Légaré, ne reconnaît pas un Légaré dans ce portrait.

Le juge Ernest LaRue, un descendant d'Antoine Panet et de Louise Philippe Badelart, disait que ce portrait que possédait le Séminaire de Québec était la copie de l'original qu'il possédait. Il ajoutait que cette copie avait été peinte par Théophile Hamel. Hamel est né en 1817, c'est-à-dire 15 ans après la mort de Badelart. Qui a donc peint l'original? En somme Légaré était trop jeune et Hamel n'a pas connu Badelart.

Et... cette peinture est disparue. En 1933 elle était au Musée de l'Université Laval sous la cote 272. Au grand inventaire de 1950, le tableau avait disparu. J'ai fait les corridors du Grand Séminaire et du Pavillon de Ville de l'Université et ne l'ai vu suspendu à aucun mur.

Louis Panet, notaire comme son père Antoine, était devenu conseiller législatif et plus tard sénateur. (1874). Il avait épousé Marie-Louise, fille du Dr Frédéric Oliva. Leur fille, Louise Badelart-Panet, avait épousé en 1841, Ed. Wilbrod Larue, notaire et fils du seigneur de Neuville et de Pointe-Aux-Trembles, Michel Edouard Larue.

Jules Ernest Larue, juge de la Cour Supérieure, avait épousé Marie-Louise Badelart Angers, sa cousine et fille de François Réal Angers et de Marie Louise Panet. Ils étaient tous les deux, les arrière-petits enfants de Philippe Badelart.

Ahern raconte que les Jules Ernest Larue avaient en leur possession les boutons de manchettes de leur ancêtre, Philippe Badelart, son sceau avec initiales, sa montre à répétition ainsi que sa propriété de l'Ancienne Lorette. On appelait Madame Larue, Madame Badelart Larue.

Le Dr Jean Marie Lemieux raconte dans le *Vie Médicale au Canada français* de novembre 1972 (28) que Fraser remit à Badelart en 1810, son pistolet. À cette époque ils étaient morts tous les deux: Badelart en 1802 et Fraser en 1803. Il semble cependant que ce pistolet ait été entre les mains de Bernard

CHARLTON, M.

28. «History of Medicine in Lower Canada.» «Annals of Medical History. Vol 5. (1923) p: 150-174. Portrait de Badelard. p: 171.

Panet, un des nombreux petit-fils. Celui-ci en fit cadeau à son ami James Lemoine (plus tard Sir James) qui le remit au fils de Bernard en 1859. Ce pistolet de poche à deux coups était monté en argent et portait sur la culasse les initiales de Badelart (P.B.)

Pierre Georges Roy, dans le *Bulletin des Recherches Historiques de mars 1896* écrivait que ce pistolet avait été remis au coroner Panet, un descendant de Badelart, un de ses nombreux petit-fils, le 13 septembre 1859, cent ans exactement après la bataille des Plaines d'Abraham, et il ajoutait: «Cette arme est aujourd'hui disparue.» Dans le numéro de mai 1896 du même *Bulletin*, C. Panet-Angers, magistrat vivant à Montréal, écrivait qu'il était l'heureux possesseur du pistolet de Badelart.

* * *

Depuis quelques années, je cherche le tableau représentant Badelart, le nom de son auteur, son possesseur ainsi que celui de ses bijoux et de son pistolet. J'ai fait pratiquement le tour de tous les Larue de Québec et de Montréal, le tour des corridors du Petit Séminaire de Québec, du Grand Séminaire et de l'Université et de son musée, et je n'ai rien trouvé. Peut-être me faudra-t-il faire le tour des Panet. Les recherches se poursuivent et j'espère que parmi les gens qui me liront quelques-uns seront en mesure de m'apporter des renseignements et des directives.

* * *

Cet homme, originaire de Picardie, Philippe Louis Badelart, avait une façon toute personnelle de se comporter. Peu sympathique à ses compatriotes français de la Nouvelle-France, il fut bien vu des nouveaux maîtres anglais après la Conquête. On lui confia des postes de responsabilités. Il a décrit le mal de la Baie Saint-Paul et indiqué le traitement.

Benjamin Sulte écrivait en novembre 1915: »Par ses alliances avec les Guillimin, les Panet, les Taschereau, ses ser-

vices dans l'Armée, son rapport sur le mal de la Baie Saint-Paul, Badelart doit avoir sa place dans nos recherches historiques (29).»

Il fut le père, le grand-père et l'arrière-grand-père d'une nombreuse descendance de Panet, de Taschereau, de Larue, d'Angers et de bien d'autres encore.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Sylvio Leblond', with a large, stylized initial 'S'.

SULTE, Benjamin.

29. «Bulletin des Recherches Historiques.» Vol. XXII. No 11, p. 343-347. 1915.

APPENDICE I

Observations sur la maladie de la Bay par Monsieur Badlar, chirurgien du Roi, données au public par ordre de son Excellence le Gouverneur. La Gazette de Québec. 5 août 1784.

«Il a régné dans quelques parties de cette province une maladie que le gouvernement a fait traiter et que l'on connaît par le nom de Mal de la Baie — elle est devenue contagieuse et elle s'est répandue dans beaucoup d'endroits.

«Les symptômes en sont si univoques, si certains qu'on ne peut pas se tromper. Elle commence, chez tous les sujets, de toutes constitutions, de tout âge, toujours par un mal de gorge, une sécheresse, un enrouement et une inflammation de la voûte du palais, des amygdales et de la luette, qui s'ulcère et qui est bientôt emportée, par une difficulté, une douleur à avaler des aliments solides et qui le sont d'autant plus que les glandes de la bouche sont obstruées et ne fonctionnent plus; par des ulcères blancs et calleux aux côtés de la langue; par des pustules plates et écailleuses à la racine des cheveux et au front; par les mêmes pustules ulcérées au périnée et aux parties qui les avoisinent dans les hommes et à toutes elles qui occupent la même région dans les femmes. Voilà les premiers symptômes. Ceux qui les suivent rapidement et qui marquent le second temps de la maladie sont, les douleurs aiguës et continues dans les articulations; un mal-être universel et une lassitude qui tient les malades dans une inertie invincible.

«La dernière période de la maladie est marquée par le gonflement douloureux du périoste; par des exostoses naissantes; par la carie des lames spongieuses et des cartilages du nez. C'est alors un malheur de ne pas agir avec la plus grande célébrité parce que toutes les glandes et les vaisseaux de cette partie refluent la cause morbifique dans le torrent des humeurs et détruit bien vite le principe conservateur et l'individu.

On a donné pour cause occasionnelle à cette maladie une fable que je ne rapporterai pas; elle pourrait être examinée mais cela ne conduirait peut-être qu'à beaucoup arguer. J'ai cru encore assez longtemps qu'elle pouvait être dans le principe de la population, et qu'elle s'était développée par une cause homogène. Quoiqu'il en soit ce qu'il y a de certain, c'est que toutes les préparations mercurielles guérissent, sûrement cette maladie dans tous les sujets, où le mal n'est pas invétéré et où il n'a pas subjugué la nature. J'ai fait prendre à la plus forte dose et avec le plus grand succès possible le sublimé corrosif à des malades de tout âge et de tout état de la maladie, ceux qui j'ai pu tenir l'œil et la main ont tous été guéris ainsi que ceux qui ont été suivis par des personnes intelligentes sur de simples directions.

«J'ai observé que tous les malades sur qui la salivation a pu prendre, ont été guéris sûrement et sans retour. Tous les malades qui ont pu vaincre le dégoût du remède et le porter, suivant la direction jusqu'à 20 à 25 jours, quoiqu'ils n'aient salivé, ont été guéris même au dernier degré de la maladie. Tous ceux qui ont été en état de se préparer par 5 ou 6 bains d'eau tiède et quelques purgatifs, et qui ont suspendu leurs travaux en prenant le remède ont été plus vite et plus sûrement guéris. Il y a beaucoup de sujets qui n'ont senti aucune indisposition des effets des remèdes et chez qui tous les symptômes de la maladie ont cessé et qui sont parfaitement guéris. Il y en a beaucoup d'autres que la misère ou la paresse ont fait négliger tout régime, toute précaution, qui ont pris des remèdes dans tous les temps, à la plus haute dose, et qui ont guéri parfaitement.

«Je ne prétends point infirmer les méthodes de personne, puisque je crois que toute préparation mercurielle peut guérir cette maladie.

«Je me suis servi moi-même de frictions dans les sujets où j'ai cru connaître une débilité d'entrailles, et j'ai également bien réussi.

«J'ai donné encore avec succès aux enfants le calomel uni à deux tiers de poudre de jalape et les pilules de Keifer. Mais le mercure pris dans les préparatifs de sublimé m'a paru plus pénétrant plus actif et plus facile à donner aux gens de la campagne qui peuvent suivre eux-mêmes ce traitement.

«C'est pourquoi chez ceux où la maladie était à sa deuxième ou à sa dernière période, j'ai commencé par les faire baigner 10 ou 15 fois selon leur force, leurs constitution et leur état de maladie. Ils ont été purgés avant et après les bains et ils ont pris pendant 10, 15, 20, ou 30 jours un grain de sublimé corrosif par jour, lavé par au moins trois livres de tisane de mauve, d'orge ou de riz. On a toujours mis quand on l'a pu faire, un quart de lait. On peut, pour éviter le dégoût de l'eau-de-vie de bled, faire fondre dans une petite partie de cette liqueur la dose de sublimé en poudre très fine; on y joint alors une livre et demie de tisane de mauve, orge ou riz. Cette livre et demie de liqueur dans laquelle sont entrés les quinze grains de sublimé, que j'ai donné sans accident au plus haut degré de la maladie, contient 48 cuillerées (à soupe) qui, à 3 jour, font pour 16 jours. Mais les 4 premiers jours les malades n'en prennent que le matin avant leur déjeuner; les 4 jours qui suivent ils n'en prennent encore que deux fois, c'est-à-dire le matin et le soir et ils ne commencent que le neuvième jour à en prendre trois fois; ce n'est par conséquent pas un grain par jour. (Chaque cuillerée contient 5) 16 de grain de sublimé. M.J.A.) On observera de bien laver le remède en buvant chaque fois au moins une chopine de tisane coupée avec un quart de lait. Le régime lacté et les racines ou les légumes sont préférables à tous autres.

«Les accidents qui peuvent arriver sont la salivation abondante, mais c'est une sûreté de guérison. Il faut dès que la salive se montre, par l'inflammation de la bouche, cesser le remède au bout de deux jours; de même que si la diarrhée prenait trop vivement. Il arrive aussi quelquefois des coliques et un flux d'urine alors qu'il faut cesser pour quelques jours et purger avec la rhubarbe.

«Dans la première période de la maladie, au bout de 5 à 6 jours de traitement tous les symptômes disparaissent mais il faut continuer jusqu'au 15ème jour sans cela on n'aura rien fait.»

(Une livre égale une chopine; une cuillerée à soupe égale une 1/2 once)

J. Haldimand, Gouverneur en Chef, Québec. 29 juillet 1784.

Reproduit de: AHERN, Michael J. et Geo.
Notes pour servir à l'Histoire
de la Médecine dans le Bas-Canada.»
Québec. 1923. pp: 28 à 31.

APPENDICE II

Lettre du Dr Fr. G. Oliva à M. P. Badelart.

1782

17 septembre

À la pointe Levi, le 17^{bre} 82.

Monsieur et mon cher ami,

Un habitant de cette paroisse étant venu me consulter sur un flux rouge (Dysenterie) de la plus méchante Espèce le 7, de ce mois, et qui, à présent n'est pas encore parfaitement rétabli, vient me raconter ce matin qu'il a eu le malheur de vendre innocentement un pair de culottes et un pain à un Déserteur, quelque tems passé, que l'on la condamné, de payer 22 piastres, et d'être outre ça un mois en prison aussitôt que la récolte est fait et qu'il a tombé malade aussitôt que d'être arrivé de la ville et que ses travaux par conséquent aient soufferts par sa maladie considérablement. Comme il va mieux, mais, qu'il n'est pas parfaitement rétabli, vous mobligeré, cy bien, en voulant lui procurer sinon la Dispensation entière, pourtant la Dispensation de son arrest, jusqu'à ce qui parfaitement rétabli de Mons. Baby, le Colonel de la Milice.

J'ai lhonneur d'être
Votre hble et obéisst Serv.
Oliva.

Le nom de cet homme
c'est batiste Carrière

Lettre autographe signée

Lettre procurée par les Archives publiques du Canada (Photocopie) Cote MG 24, L3 pages 5027-5028

(29 septembre 1976)

Remerciements

La production de ce traité a exigé de nombreuses recherches et de précieuses collaborations.

Malgré tout parmi les nombreuses questions que je me suis posées, plusieurs sont restées sans réponses. Qui a fait le portrait de Badelard, (ou Badelart). Où se loge actuellement ce portrait? Où est son pistolet? Où sont ses boutons de manchettes, etc.?

Je compte bien que parmi les lecteurs assidus des Cahiers des Dix, quelques-uns pourront m'apporter des réponses satisfaisantes.

Je dis un grand merci à ceux qui de loin m'ont fourni littératures et références. Je veux signaler entre autres Dom Guy Oury de l'Abbaye de Solesmes à Sable-sur-Sarthe, en France, correspondant européen de la Société des Dix, le Médecin Général Raymond Bolzinger, de Metz, en Lorraine. M. André Desrosiers, des Archives Publiques du Canada, m'a gracieusement adressé de nombreuses indications référentielles des copies de lettres, en particulier celles de l'abbé Gazelle à Badelard.

Merci à tous ceux et celles qui m'ont permis de connaître et d'estimer cet homme qu'était Philippe Louis Badelart.

A handwritten signature in black ink, appearing to read 'Sylvio Leblond', with a stylized, flowing script.